

# "Où en est-on avec le transfert ?"

Lydie Grandet

## "Une expression catalane"

Comment se faire une idée de la structure, sinon à partir du symptôme qui articule la demande et la mise en place du transfert ? Pour introduire ce travail, je souhaiterais indiquer ce qui m'a amenée à répondre à l'offre qui était faite d'écrire sur "qu'est-ce qu'une analyse lacanienne ?"

Il me semble que le mouvement de 1998, et le travail des Forums nous permet de mettre à plat à quel point les incidences dans les cures divergent selon que l'analyste dans la direction de la cure s'oriente ou non, à partir des formules de la sexuation côté femme. Si l'ensemble du travail de Lacan est important dans le sens où "il fonde ce que Freud découvre", il m'apparaît, m'appuyant sur mon expérience analytique, que la clinique lacanienne trouve sa spécificité à partir du Séminaire *Encore* que je lis comme la démonstration de ce qu'il avance dans « l'Étourdit » : "l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe qui y fait la femme poisson dans l'eau"

S'il fallait le résumer en quelques mots, je me référerais volontiers au "Liminaire" de *Scilicet IV*: "[Dans]l'article fondamental de Jacques Lacan<sup>1</sup>, [se] trouvent inscrites, en forme de nécessaire chicane, les deux articulations logiques déterminant cette aspiration du parlant à se trouver compté "homme" ou "femme" sans que, de la conjonction des termes, puisse se produire rapport sexuel.

La castration que la psychanalyse a découverte, peut ici se déprendre des mythes qu'il a fallu à Freud pour l'embaumer, au profit de sa raison ; on appréciera comment celle-ci, en retour, peut subvertir, d'une logique, les conséquences totalitaires."

---

<sup>1</sup> Il s'agit de l'Étourdit

J'ai donc choisi de présenter un travail clinique, aux préliminaires plutôt longs, car la question de la structure n'y apparaissait pas d'emblée. Il s'agit aussi d'une élaboration dans le cadre d'un cartel clinique.

Lorsque je reçois Aime, à sa demande, mais aussi sur les conseils du psychiatre qui la suivait depuis plusieurs années, elle vient pour ce qu'elle appelle "ma boulimie", décrivant quelque chose de plus fort qu'elle, qui l'oblige à se gaver et se faire vomir jusqu'à ce que sommeil s'ensuive. Elle relie ses pratiques à son lien aux autres, puisque lorsqu'elle est entourée, elle n'y pense pas, mais, aussi bien, remarque que lorsqu'elle se sent "coincée", "envahie", elle n'ade cesse de s'isoler, pour se livrer à ce que j'appellerai ses pratiques solitaires. Adolescente, "laissée tomber" par son premier flirt, "le seul que j'ai aimé", elle a d'abord connu un épisode anorexique sévère, puis sa boulimie qui dure depuis plus de vingt ans. Aime est consciente que sa santé est altérée ; son généraliste craint une dégénérescence cancéreuse au niveau digestif : elle évoque ce risque, à propos de sa fille qu'elle assume seule, "je ne peux pas lui faire ça" ; quant à elle, elle dit "la vie pour moi, c'est nul, c'est une suite de mauvaises choses !".

Dès nos premières rencontres, elle associe vomir et courir : sportive, elle participe à des "compétitions qui la vident" et elle ne pense plus à rien. Mère célibataire d'une fillette de 9 ans, elle a eu pendant des années une liaison avec le père de l'enfant, plus âgé qu'elle, marié sans enfant, dont elle dit lors de nos premières rencontres, "je trouve auprès de lui le père que je n'ai pas eu". Elle a longtemps espéré que cet homme la choisisse, sa maternité aidant, jusqu'au moment où elle a pris la mesure du fait qu'elle ne serait jamais que "la maîtresse", signifiant qui a toute son importance : elle repère assez vite combien il est essentiel pour elle de maîtriser ses rapports aux autres, rapports compliqués, vécus sur le mode de l'agressivité : dès qu'elle sent que l'autre occupe trop de place, qu'elle ne maîtrise plus, elle devient violente et provoque la rupture; elle se "replie" alors dans la boulimie.

Aime a une liaison avec un homme disponible "il n'attend qu'un signe de moi pour que nous vivions ensemble" mais elle ne peut s'y résoudre : "j'ai besoin de me sentir chez moi".

Elle compare alors sa relation à ces deux hommes. L'un comme père (père pour elle !) avec qui rien n'est convenu concernant ses interventions auprès de la fillette, toujours dans la clandestinité, à la demande d'Aime et en sa présence : "il voulait verser une pension et avoir un

droit de visite : je ne suis pas d'accord; ça lui donnerait des droits sur ma fille!". L'autre comme ami, à qui elle ne permet aucune implication : "j'ai besoin de garder le contrôle !" Aime exerce une activité professionnelle où elle réussit et qui compte beaucoup pour elle : elle y a des responsabilités et un place de contrôle.

### **Mise en place du transfert**

Aime, lors de nos premières rencontres, est dans l'urgence; elle est à la dérive et elle a peur. Elle s'engage vite dans le travail, après avoir calculé son budget en conséquence. Elle associe librement, ses lapsus l'interrogent, elle pleure beaucoup. Je note cependant qu'elle parle presque sans retenue, n'hésitant pas à se montrer sous son jour le plus sombre, faisant d'elle un portrait "dégoûtant" et "amoral" (ce sont ses termes). Ceci n'est pas sans me poser question et il me vient qu'elle se détruit sous mon regard.

Assez rapidement, elle va annuler un rendez-vous sur deux : elle prévient tardivement, mettant en avant des excuses professionnelles ou liées à sa fille, sur le mode agressif, sans remarque de ma part cependant : "je suis seule; je ne peux pas faire autrement !". Quelquefois, elle ne prévient même pas, téléphone plus tard pour prendre un rendez-vous, auquel elle ne se présente pas toujours ! Je m'étonne alors de la tolérance dont je fais preuve avec elle, me contentant de lui adresser un courrier que je qualifierais volontiers de tranquille, l'invitant à reprendre contact si elle le souhaite. Chaque fois, elle reprend contact, vient une fois ou deux et recommence. Entre temps, elle aura renégocié le montant de ses séances mettant en avant des difficultés financières, réelles sans doute, et qui l'amèneront à interroger la place qu'elle (ne) laisse (pas) au père de sa fille. C'est aussi le moment où elle parle de son rapport aux autres et la mise en place du transfert n'y échappe pas!

Dans ce moment du travail, Aime évoque des points de son enfance : elle est la plus jeune d'une fratrie nombreuse, elle se dit "pas désirée" et plusieurs souvenirs l'illustrent : "j'étais un poids pour ma mère, elle ne s'est jamais occupée de moi" ; elle évoquera une expression négative occitane - culture dont elle est issue - qui fait équivaloir regarder et aimer, à propos de sa mère, qui la "laissait" aux aînées. Mère qu'elle a d'abord présentée comme courageuse et travailleuse, faisant face aux responsabilités avec beaucoup d'efficacité : elle avait hérité de la ferme et avait épousé le salarié agricole, avant qu'il soit appelé au front ; en son absence était

né le fils aîné. Après son retour "inespéré", naîtront plusieurs filles assez rapprochées, puis plus tard, Aime.

Elle garde de son enfance marquée par les départs successifs des aînés, une profonde impression de tristesse et un sentiment de solitude violent. Sa mère dirigeait la maison et la ferme, le père se contentant d'exécuter. La première partie de son travail va ré-interroger cette distribution familiale et la place du père ; celui qu'elle présentait, conformément au discours de la mère, comme "incapable et nul", va peu à peu lui apparaître sous un jour plus favorable et avec émotion elle dira : "je pense que mon père a beaucoup souffert ; c'est pour nous qu'il est resté !" elle se souviendra de moments de tendresse furtifs avec ce père, moments clandestins au regard de la mère ! l'effet en sera une interrogation sur la place du père pour sa fille et commence à se poser pour elle une amorce de formalisation (visites régulières hors de sa présence). C'est aussi le moment où elle espace ses rendez-vous.

Elle apprend par hasard, alors qu'elle s'apprête à l'accompagner auprès de son fils gravement accidenté, que son ami a une liaison. Sa décision est sans appel et malgré explications et suppliques, elle le laissera "se débrouiller seul". Puis, brutalement, elle mettra fin par courrier à notre travail, disant qu'elle est "en mesure de faire seule". Elle a en projet la construction de sa maison près de chez ses sœurs aînées, elle y consacrera son budget. Rien n'a bougé au niveau des symptômes alimentaires "sauf quelquefois quand je ne suis pas seule!" Faut-il interroger la dimension d'acting out de cette décision ? Faire seule pourrait venir faire écho à vivre seule. Aime entrevoit les changements que son travail pourrait entraîner. Confrontée à un point de division, elle se replie sur elle, en boucle, circuit fermé. Dans l'après coup, il me semble que sa décision vient aussi faire coupure avec la demande initiale, induite par le médecin.

Dix huit mois plus tard, je reçois un appel : "Accepteriez-vous de me recevoir ? ça ne va pas du tout !"

Aime a construit sa maison, son ami, qui vit chez elle, est en place "d'homme à tout faire". Elle ne le supporte plus et ne peut pas faire sans lui : "je le hais ! je n'ai aucune estime pour lui : je ne comprends pas qu'il accepte la façon dont je le traite !". Plus elle le maltraite, en effet, et plus elle le trouve minable. Elle le hait et elle se hait : "je ne supporte plus de me voir dans un miroir". Point d'horreur qui lui renvoie autrement l'image de sa mère : "elle était dure". Etre capable de se passer des hommes, faire sans eux et mieux qu'eux, c'est le message qu'Aime a retenu de sa mère et qui a guidé sa vie pour se faire aimer d'elle : "Toute sa vie, j'ai cherché la reconnaissance de ma mère!" Elle associera sur sa mise en internat décidée

arbitrairement par sa mère lorsqu'elle avait 9 ans, à laquelle elle a répondu par des vomissements et un amaigrissement conséquent. Séparation insupportable, elle avait été objet de négociation dans des prises de position idéologiques de sa mère, sans que son père n'intervienne.

Ses sœurs la mettent "en quarantaine" lorsqu'elle prend la position de se séparer de son ami : "je l'ai viré" - elle mesure que ce sont des termes d'employeur - et en acceptant le versement de la pension alimentaire pour sa fille. Elle dira alors que depuis qu'elle "s'autorise à être plus humaine" elle doit affronter la haine et la violence de ses sœurs.

Aime n'a pas accès à la jouissance sexuelle : l'acte sexuel est un passage obligé pour elle. Soit elle fait semblant pour faire plaisir à ses partenaires, soit, au contraire, elle les renvoie à leur échec de ne pas lui avoir permis cet accès. Adolescente, après son échec amoureux, elle a connu une période qu'elle qualifie de folle, s'enivrant beaucoup et se livrant à n'importe qui, étrangère à son corps; c'est dans ce temps qu'elle a rencontré le père de sa fille : "c'est lui qui m'a tirée de là, même si je n'en suis pas vraiment sortie".

"Je me détruis!" petite phrase qui jalonne son travail aussi bien quand elle fait état de l'alcoolisation, de sa boulimie, de ses rapports avec son ami ou de sa place de mère.

"Je me vomis", saisie par son dire, elle a aussitôt associé sur "rejet, laissé tomber".

La séance suivante, elle dit : "je suis heureuse; pendant quelques jours j'ai oublié ma boulimie et je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, c'est quand j'ai recommencé". Elle dit aussi qu'une porte s'est ouverte pour elle.

### **Clinique lacanienne ?**

Ce travail s'est tenu dans le cadre d'entretiens préliminaires, en face à face donc. Dans un premier temps, s'est posée pour moi la question de la structure, notamment dans ce qui était mis en avant du rapport aux autres et dans la dimension de jouissance que véhiculait le symptôme : jouissance pulsionnelle, autistique, qu'Aime s'efforçait de contrôler sans succès.

Cependant rien dans la manière dont Aime se place dans le langage n'évoquait la psychose : elle associe librement, se remémore, ses lapsus lui font question et je n'ai jamais noté de néologisme ou de phrase énigmatique.

La dimension sexuelle (au sens lacanien : du langage, donc phallique) du symptôme se fait jour pour elle au moment où elle s'entend dire : "je me vomis" et les associations qui suivent.

Jusque-là, nous avons cependant quelques pistes. A la question qui aurait pu se poser autour de la jouissance du père : pourquoi est-il resté ? elle répond : pour les enfants, point qui éclaire son urgence à se maintenir en vie pour sa fille, (trait d'identification paternelle) et aussi bien, sa difficulté à permettre que sa fille puisse compter sur un autre qu'elle.

Dans le Séminaire " L'angoisse ", Lacan déplie les rapports étroits entre pulsion et fantasme (leçon du 12/12/62) "Le signifiant sans doute révèle le sujet mais en effaçant sa trace; tout le repérage ultérieur du sujet repose sur la nécessité d'une reconquête sur ce non-su originel [...] toute demande fût-ce la plus archaïque et la plus primitive a toujours quelque chose de leurrant, par rapport à ce qui préserve la place du désir"

En lisant la pulsion comme nous l'indique Lacan dans ce passage, "S barré coupure de la demande" et ce qui suit : "le fantasme S barré  $\diamond a$  se présente d'une façon privilégiée chez le névrosé comme S barré  $\diamond D$ ) il me semble que chaque fois que son désir pourrait être mis en jeu/je, surviennent les manifestations de jouissance pulsionnelle d'Aime ; évoquant "Ce moment où la demande à la mère s'inverse en demande de la mère, ligne de cassure instaurée par cette référence à l'Autre en miroir, métaphore du gant retourné qui à chaque fois laisse un reste, place d'un vide où viendront se situer d'autres objets combien plus intéressants" ? Dans ce sens, l'expression occitane que j'ai relevée, où se conjoignent aimer/regarder, illustre bien la demande d'amour d'Aime à sa mère ; rapport à sa mère "dont elle attend plus de subsistance que de son père" (« l'Etourdit »). Or, Aime ne parle pas d'amour, seulement de reconnaissance, sauf à propos de sa rencontre amoureuse à l'adolescence, rencontre qui vient pour elle raviver le ratage et la renvoie du côté de la pulsion.

Je conclurai avec cet extrait de la leçon du 19/12/62 du Séminaire " L'angoisse" où Lacan nous dit que l'entrée en fonction du vagin comme tel est un mécanisme strictement équivalent à tout autre mécanisme hystérique. Il poursuit " par le renversement que la clinique nous montre, il nous faut considérer l'hystérie comme la plus primaire dans l'échelle névrotique [...] les relations de l'hystérie, pour tout dire avec la psychose elle-même, avec la schizophrénie sont évidentes. "

Sans doute, Aime est hystérique, assujettie au signifiant phallique. Ce temps des préliminaires, de la mise en place du transfert, lui ont permis d'être hystérique\_assez afin de se mesurer à sa responsabilité de sujet divisé; il lui reste à poursuivre le travail qui peut la conduire à cerner ce qu'il en est de sa jouissance.